

seul atome n'existe plus de ceux qui formaient le corps. Cependant le matérialiste lui-même est forcé de souffrir dans sa vieillesse pour les folies de sa jeunesse, et il n'accuse pas le sort d'injustice lorsque son corps dégénéré, complètement changé, souffre pour les plaisirs éprouvés par le corps de sa jeunesse. Je considère la conscience comme une faculté de l'âme, adaptée pour les épreuves de cette existence mortelle. Et ceci s'accorde parfaitement avec le fond du christianisme, qui ne me paraît pas en contradiction avec la science. C'est pourquoi, tout en cherchant à appliquer la science positive à la solution des grands problèmes de l'âme, je ne repousse pas les clartés que la philosophie religieuse peut nous fournir. Non-seulement l'obéissance aux préceptes de la religion nous prépare un meilleur état d'existence dans l'autre vie, mais elle tend encore à nous rendre heureux dans celle-ci. Par son influence, l'oubli des plaisirs sensuels et la supériorité des jouissances de l'âme s'établissent dans notre es-

constitutives : — ossements, chair, sang, molécules par molécules sont sans cesse chassées et remplacées par de nouvelles, que notre respiration et notre alimentation imposent sans trêve à notre organisme. La substance change : l'âme reste. C. F.

prit, nous montrant, comme foyer de nos affections, le grand idéal de l'intelligence personnifiée dans l'Être suprême. La possibilité que nous avons de nous former une idée, même imparfaite, de l'Intelligence infinie est, je crois, un argument assez fort de notre immortalité, un témoignage qu'il y a, entre notre connaissance finie et la sagesse éternelle une relation médiate.

PHILALÉTHÈS. — Votre manière de voir sur ce sujet m'est particulièrement agréable. Vos vues s'harmonisent complètement avec celles de la vision du Colisée, qui m'a fait entrevoir l'état de l'âme en ses diverses existences sur les différents mondes de l'espace. Le matérialisme m'a toujours paru, même dans ma jeunesse, une doctrine froide et insuffisante, qui tend nécessairement à l'athéisme. Je porte le même jugement sur le système des physiologistes, qui enseignent que l'accroissement graduel de la matière, devenant par elle-même douée de l'irritabilité et de la sensibilité, obtenant par ses propres forces les organes nécessaires au développement de ses facultés, peut s'élever finalement jusqu'à l'existence intelligente ; — système que j'ai souvent entendu exposer aux amphithéâtres de médecine. — Mais il ne nous faut qu'une prome-

nade à travers les campagnes fleuries, sous les vertes arcades de la forêt, ou sur les rives d'un fleuve, pour faire évanouir ces pensées et fixer nos contemplations sur l'Auteur de la nature. Dans toutes les propriétés de la matière, j'ai reconnu les instruments de la divinité. Les rayons enflammés du soleil, le souffle tiède du zéphyr, vivifiant et animant les formes végétales qui l'attendent; le grain insensible, l'œuf inerte, destinés à renaître dans une existence nouvelle, me donnent, aussi bien que les enseignements de la vie, le témoignage d'une intelligence suprême et divine. Je vois, dans le monde matériel, l'amour comme principe fondateur, et dans cet amour je sens un attribut divin.

Dieu dans la nature : c'est la foi réfléchie de mon âme, c'est le sentiment intime que j'ai de l'éternelle présence de la pensée divine agissant sous les formes diverses du grand univers. Devant la sainte et calme nature, au milieu de ces contemplations, je me trouve l'âme émue et élevée par des sensations nouvelles et par des espérances indéfinissables, où pénètre le désir ardent de l'immortalité. Les noms célèbres des âges passés et des pays lointains me semblent prendre une vie nouvelle autour de moi, et dans les mo-

numents funéraires de ceux qui nous ont laissé les traces de leur vie glorieuse je retrouve encore le décret de l'indestructibilité de l'intelligence.

Cette conviction, quoique généralement considérée comme sentimentale et poétique, est, je crois, un argument d'une valeur très-philosophique en faveur de l'immortalité de l'âme. Dans les habitudes et les instincts des jeunes animaux on peut tracer, dans leurs mouvements et leurs penchants, un rapport intime avec le perfectionnement de leur état. Leurs passe-temps ont toujours quelque affinité avec leur manière de chasser ou de saisir leur proie; et les jeunes oiseaux, dans le nid même, montrent une certaine tendresse qui, plus tard, lorsque leur corps sera développé, se présentera sous les formes gracieuses qui accompagnent l'instinct de la reproduction et de la conservation de l'espèce. Le désir de la gloire, des honneurs, de la renommée immortelle, la poursuite constante du savoir, si habituelle chez tous les jeunes esprits ardents et curieux, sont pour moi autant d'indices de la nature progressive et infinie de l'intelligence. — Nos espérances, qui souvent restent infructueuses ici-bas, appartiennent à une nature plus élevée, qui ne peut avoir

son complet développement que dans une existence meilleure.

L'INCONNU. — Le sentiment religieux, la vraie philosophie exercent toujours une influence bien-faisante sur l'esprit. Dans la jeunesse, dans la santé et dans le bonheur, l'idée de Dieu éveille au fond de l'âme un sentiment de reconnaissance et de dévouement, et elle purifie en même temps qu'elle élève. Mais c'est au jour du malheur, dans les heures de souffrance et sous le poids de la vieillesse, qu'on ressent les vraies consolations des préceptes religieux. Lorsqu'une soumission complète à la Volonté divine présente les devoirs sous l'aspect de plaisirs intellectuels, l'espérance de l'immortalité fait renaître des facultés que l'on croyait éteintes, et donne un nouvel élan à l'esprit jadis abattu. Cette espérance est comme le phare qui, par son brillant éclat, guide vers son foyer bien-aimé le marin ballotté sur la mer orageuse; elle nous charme, et nous nous confions à cette douce espérance, de même qu'à l'approche de ces fords calmes et délicieux, entourés de bosquets admirables et de riches pâturages, le pilote norvégien, exposé à la fureur de l'ouragan dans la mer du Nord, se réfugie tranquillement dans ces eaux limpides qui lui sourient. La certitude scien-

tifique de l'immortalité de l'âme et la contemplation anticipée de cette vie future analogue à la nôtre, mais plus élevée et plus belle, me paraissent offrir à nos pensées, parmi les déserts arides de la vie, une des oasis verdoyantes où jaillissent des eaux rafraîchissantes et pures, où le voyageur, accablé de soif et de fatigue, vient trouver le repos et la fraîcheur. Son influence survit à toutes les jouissances de ce monde et s'accroît plus vivement que jamais, lorsque viennent la décadence des organes et le dépouillement du corps. Sa présence sur l'horizon de la vie est semblable à celle de l'étoile du soir, dans laquelle on salue d'avance le même astre qui deviendra bientôt l'étoile du matin, et dont la lumière amicale succédera aux ombres de la mort.

Sir Humphry Davy est revenu très-souvent sur la démonstration scientifique de l'existence de l'âme et de l'immortalité. Les pages précédentes renferment les principaux arguments de ce grand problème, — pour et contre. Ces arguments viennent d'être rehaussés en ces dernières années par les beaux travaux des *physiologistes* français, entre autres par ceux de M. Claude Bernard. Les derniers partisans obstinés de la matérialité de l'âme ne peuvent plus s'appuyer maintenant que sur les fantaisies de leur imagination. (V. notre ouvrage *Dieu dans la nature.*)

L'illustre chimiste d'outre-Manche est parfois allé dans ses conceptions intellectuelles plus loin encore qu'il ne le manifeste ici. Non-seulement il s'est senti l'autorité de proclamer avec conviction l'éternité des âmes, leur réincarnation, leur existence séparée du corps, et, dans ses recherches sur le mode de réunion terrestre de l'âme et du corps, a émis (comme on vient de le voir, p. 276) l'hypothèse de l'existence d'un corps fluidique, — récemment surnommée « la théorie du périsprit; » mais nous trouvons encore, dans ses *Mémoires* certains passages significatifs sur l'existence possible d'esprits supérieurs à l'homme. Qu'on médite entre autres sur la réflexion suivante :

« Nous sommes les maîtres de la terre, mais peut-être ne sommes-nous que les serviteurs d'êtres gigantesques qui nous sont inconnus. La mouche que notre doigt écrase ne connaît point l'homme, et n'a point conscience de sa supériorité sur elle. Il peut y avoir de même des êtres pensants, près de nous ou autour de nous, que nous ne pouvons ni voir ni même imaginer.

« Nous savons peu de chose, et toutefois j'ai la foi que nous savons assez pour espérer l'immortalité, j'entends l'immortalité individuelle, de la meilleure partie de nous-mêmes. »

CINQUIÈME DIALOGUE

— APOLOGIE DE LA CHIMIE

OU PHILOSOPHIE DES SCIENCES